

A night street scene in Paris. In the foreground, a person is sleeping on the ground, covered by a dark, crumpled tarp. A black metal post stands next to them. The background shows a city street with blurred lights from buildings and shops, including a prominent red neon sign. The overall atmosphere is one of urban poverty and homelessness.

SDF SURVIVRE À PARIS

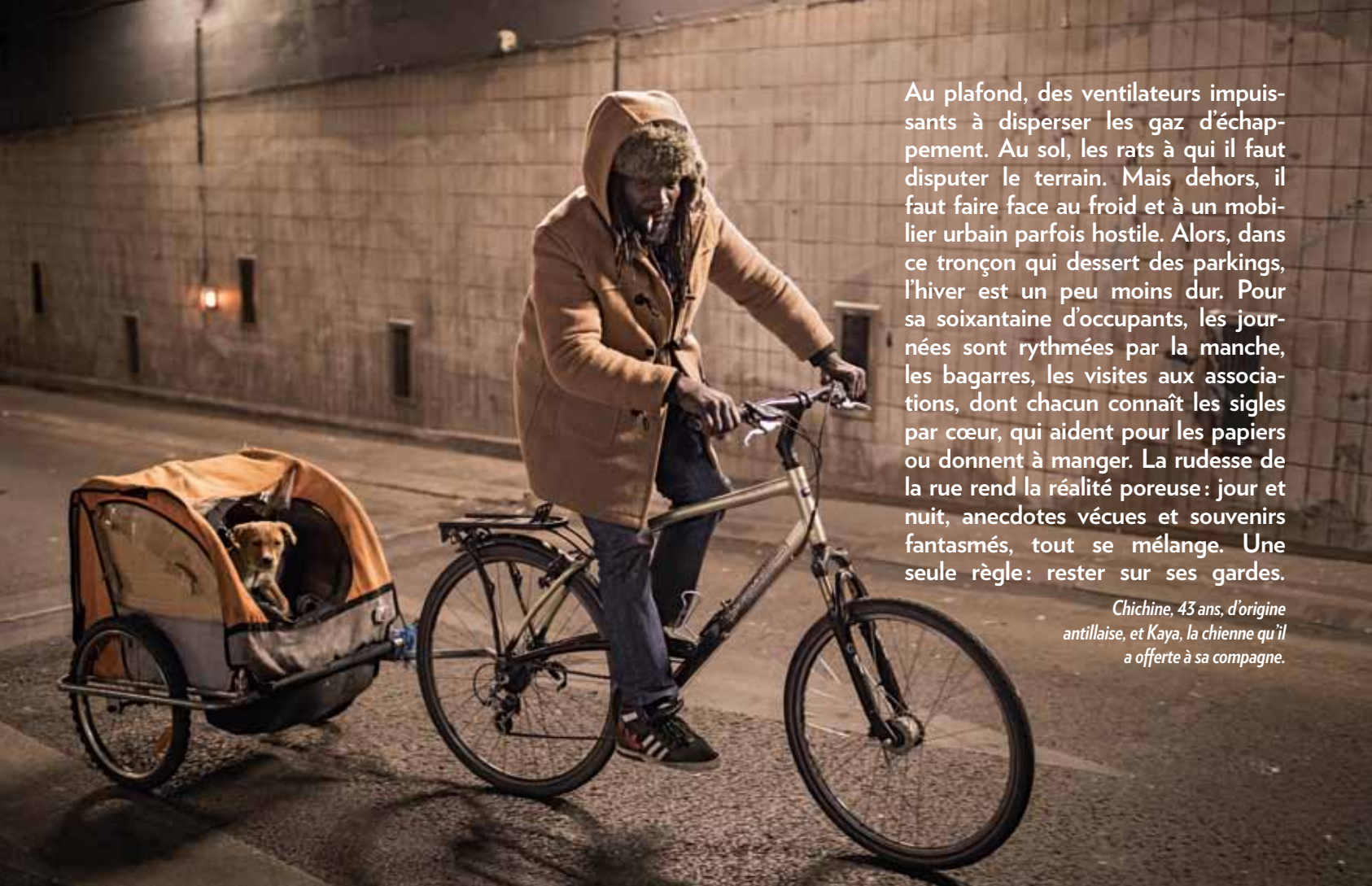
**PRÈS DE 40 000 SANS-ABRI DANS LA
RÉGION PARISIENNE. IL N'Y EN A JAMAIS EU
AUTANT. ET ON DÉTOURNE LE REGARD**

PHOTOS LAURENCE GEAI

Pour unique chauffage, une grille d'aération. Le jour, la foule se presse sur ces trottoirs bordés de banques et de grands magasins. La nuit, c'est un peuple d'ombres qui en prend possession. Une tous les 15-20 mètres. Sac de couchage et baluchon, le bitume en guise de sommier. « Je ne veux plus, d'ici la fin de l'année, avoir des femmes ou des hommes dans la rue », martelait Emmanuel Macron quelques semaines après son élection. Les bonnes intentions ne suffisent pas. En quinze ans, le nombre de SDF, dont beaucoup de familles, a doublé. Celui des places d'hébergement a centuplé. Mais cet hiver, le Samu social ne satisfait qu'une demande sur quatre. Il vient de lancer une grande campagne de dons.

Trois heures du matin sur le boulevard des Italiens, un des lieux emblématiques de Paris, le 6 janvier.





Au plafond, des ventilateurs impuissants à disperser les gaz d'échappement. Au sol, les rats à qui il faut disputer le terrain. Mais dehors, il faut faire face au froid et à un mobilier urbain parfois hostile. Alors, dans ce tronçon qui dessert des parkings, l'hiver est un peu moins dur. Pour sa soixantaine d'occupants, les journées sont rythmées par la manche, les bagarres, les visites aux associations, dont chacun connaît les sigles par cœur, qui aident pour les papiers ou donnent à manger. La rudesse de la rue rend la réalité poreuse : jour et nuit, anecdotes vécues et souvenirs fantasmés, tout se mélange. Une seule règle : rester sur ses gardes.

Chichine, 43 ans, d'origine antillaise, et Kaya, la chienne qu'il a offerte à sa compagne.



SOUS LES HALLES, LE PEUPLE DU TUNNEL RESTE AU BORD DE LA CITÉ


Près de Kamir, 28 ans, Chichine fait un feu avec les moyens du bord pour cuire des steaks hachés. Le couple vit ici depuis six ans.

Loulou (à g.) et Bébé. Elle a une chambre en hôtel social mais refuse de laisser son ami seul.



Opération nettoyage de la Ville.
L'homme en combinaison diffuse un désinfectant parfumé avant le passage des éboueurs. A g., derrière la barrière, un homme se réveille.





AU-DESSUS D'UNE TRAPPE, UN REFUGE PESTILENTIEL QUE LA VILLE NETTOIE UNE FOIS PAR MOIS

La cache insalubre d'un toxicomane dans le tunnel des Halles, où les sans-abri ne sont pas délogés.

Pour accéder à ce taudis, il faut se faufiler par un passage dérobé et emprunter une échelle de secours. Un parcours connu de l'équipe de nettoyage, toujours la même. Masqués tant l'odeur prend à la gorge, éboueurs de la Ville, employés d'une entreprise privée et policiers en civil font le tour des squats et enlèvent les déchets. La drogue et l'alcool sont des compagnons de voyages immobiles. La folie s'invite souvent. Officiellement, 500 SDF meurent chaque année en France. Mais, pour le collectif Les Morts de la rue, leur nombre pourrait avoisiner les 3000. L'espérance de vie ne dépasse pas 49 ans. Avec un hébergement, elle augmente de dix ans.





ROUTARD. Marc, 40 ans, dans la rue depuis sept mois. Cet hiver, il s'est installé dans la cour du Louvre. Il espère partir en Inde.



SYSTÈME D. Vanessa, 44 ans, dans le bois de Vincennes depuis deux ans. Elle a su se recréer un semblant de confort.

ICI, C'EST LA LOI DE LA JUNGLE. DANS LES SACS, À CÔTÉ DE LA BROSSE À DENTS, UN COUTEAU À CRAN D'ARRÊT

PAR PAULINE DELASSUS

Elle dit «chez moi» quand elle parle de son coin de tunnel couvert de crasse dans les Halles. Kamir a 28 ans et des yeux verts noyés d'alcool. Sa chienne et son compagnon, un homme de 43 ans surnommé Chichine, sont ses «seuls espoirs». Ils dorment ensemble, dans des sacs de couchage, «serrés, pour pas avoir peur», parmi les rats, dans un air pollué par les pots d'échappement des voitures qui les frôlent à vive allure. «Mais, au moins, il fait chaud», explique la jeune femme. «C'est pas une vie, répète Kamir. Ici, c'est le ghetto de la mort.» Elle fait volontiers le récit de sa courte existence, un drame en plusieurs actes: mort du père, maladie de la mère, délinquance, brouilles avec sa sœur... Jusqu'à la rue, le point de non-retour. Et son tunnel, depuis six ans. Chancelante, elle récite, comme blasée par sa propre tragédie dont on ne vérifiera pas l'authenticité: «J'ai eu une fille, morte d'une leucémie à 4 ans. J'ai été violée. J'ai dû me prostituer. J'ai un CAP de toiletteage. Je ne trouve pas de boulot. Les flics m'appellent "l'incontrôlable"...» Kamir a la haine, elle la hurle aux badauds qui osent approcher son territoire: «Fils de pute, dégage!» Elle en veut à ceux qui vivent à l'air libre et possèdent un toit, un métier, une famille, «la société». Elle en serait la victime, exclue et mal aimée; mais jamais elle ne blâme ses choix ou ses addictions. Parfois surgissent derrière elle des silhouettes émaciées et grises, des hommes-ombres qui s'extirpent des boyaux du tunnel pour aller voir le jour. Kamir salue ses voisins: «Lui, c'est un Haïtien. Lui, le vieux, il vient de Guadeloupe. Lui, un fou, ne le suivez pas, il sort de prison, c'est un violeur.» On croit voir le «Peuple d'en bas», de Jack London, dans cette artère souterraine. Quatre kilomètres nauséabonds à l'abri du froid. Quatre kilomètres de chaos souterrain où l'on perd la notion du temps. Et la raison, souvent. Une vingtaine de personnes y habitent, des hommes surtout. Les plus audacieux ont forcé les issues de secours ou pénétré dans les locaux techniques pour installer des logis de fortune. «C'est une population en très grande difficulté. La plupart sont dépendants à l'alcool et à la drogue. Il est difficile de

les approcher», commente Nicolas Clément, le président du collectif Les Morts de la rue, bénévole depuis vingt-cinq ans.

A la surface, le froid donne d'autres couleurs à la misère. Les sans-abri des rues ont le visage rougi de gerçures, cerné de bleu, ruisselant de pluie. Ils voient le monde au grand jour mais restent au bord. Les diverses associations estiment à près de 40 000, le nombre de SDF dans Paris et sa région, un record. Endormis sur les grilles d'aération, sous les porches ou dans le métro, dans les quartiers bourgeois autant que dans les rues populaires, ils vivent à nos côtés, mais comme sur une autre planète, parfois ivres, souvent seuls. «Trois jours passés dans la rue, où l'on ne sait pas où dormir, ni quoi manger ni à qui faire confiance, suffisent à désocialiser», explique Laurent Eyzat, président-fondateur de l'association ActionFroid, qui va à leur rencontre lors de maraudes hebdomadaires. Marc, un Guadeloupéen de 40 ans, est sans domicile depuis sept mois. «Forcé» de quitter Basse-Terre parce qu'il y était «harcelé», il a décidé de s'installer sous les fenêtres des rois, la tête posée sur les bancs du Louvre. Le jour se lève à peine sur la pyramide quand nous le rencontrons, un matin de janvier. On ne distingue pas son visage, ni son corps, seulement un amas de couvertures, comme oublié sous les bustes de Condorcet, Mazarin et Rabelais. Il se lève et range ses affaires, «un sac de couchage militaire qui protège du gel», plusieurs manteaux et des guêtres en fourrure. La rue n'a pas encore marqué son visage, il sourit beaucoup, mais son discours fourmillant, agité, paranoïaque, a déjà l'accent de l'errance. «Beaucoup enjolivent leur parcours pour se faire plaindre et éviter de se remettre en question, explique Laurent. C'est le millefeuille de la misère. Une couche de Zola, une couche de Hugo...» Marc se dit hindouiste, rêve de partir en Inde mais attend de toucher le RSA. Son emploi du temps varie au gré des horaires des diverses associations où il peut se nourrir, se laver, et des bibliothèques où il se réfugie pour passer le temps. Ce jour-là, il allait prendre son petit déjeuner chez les sœurs missionnaires de la Charité, dans le XI^e arrondissement. Dans la rue, l'ennui est un mal redouté. Boulevard Barbès, René, un Ivoirien de 30 ans, s'est fixé un agenda. Lever à 7 heures,



PRÉPARER L'APRÈS. Bertrand (au centre), ancien médecin, et sa femme, Marie (en noir), logent désormais au Village de l'espoir d'Ivry-sur-Seine.

passage dans une association, « puis je me balade, pour faire comme tout le monde, et j'essaie de lire, un prospectus si je ne trouve pas de bouquin ». A 17 heures, l'angoisse monte. Il faut trouver où dormir, à l'abri de la pluie, sans être trop isolé pour éviter les agressions. « J'ai quatre heures maximum de sommeil, sauf le dimanche où je reste tard au lit. L'été, on oublie presque qu'on est SDF. L'hiver, il faut du courage. C'est le froid qui commande. Mais l'indifférence des gens est ce qui fatigue le plus. » Pour y remédier, Christian Page, un ancien sommelier de 45 ans, né à Versailles, a choisi de communiquer sur Twitter où plus de 19000 personnes le suivent. A la rue depuis 2005, ayant perdu son emploi et divorcé, il a un téléphone qu'il recharge dans les associations et sur lequel il consulte chaque jour la météo, « pour choisir, en fonction, où je me pose ». Après avoir dénoncé les dispositifs anti-SDF installés dans Paris, « Chris » est devenu un porte-parole. Mais la rue n'est pas moins cruelle à son égard. La nuit où nous nous rencontrons, il doit se battre pour un bout de trottoir. « Il y a des codes à respecter », dit-il. Une loi de la jungle urbaine qui force à avoir dans son sac, à côté du gel douche et de la brosse à dents, un couteau à cran d'arrêt. « Il faut montrer sa force, autant physique que psychologique. Il y a un réel manque affectif dans la rue, l'amour est un aveu de faiblesse, une blessure. Or, dans la jungle, le premier blessé se fait tuer... Alors il faut dissimuler. » Chris raconte avoir eu une histoire avec une femme SDF, « mais, pour la protéger, nous nous rencontrons en secret à l'hôtel ». Dans un monde qui compte 60 % d'hommes, « on ne dit à personne qu'on a une copine, sinon on la met en danger ». Chris est souvent sollicité ; il aide les étrangers – une majorité chez les SDF depuis cinq ans – à remplir leurs demandes d'asile. Ces réfugiés politiques ou économiques, comme les jeunes Afghans du quai de Jemmapes, ne semblent pas les plus abîmés. « Ils ont un ressort fort qui leur a permis d'arriver jusqu'à nous, mais qui, bien sûr, finit par s'éteindre... Ceux nés en France sont souvent en plus grande difficulté, ils ont grandi avec des histoires lourdes. Plus d'un quart, par exemple, n'ont pas été élevés par leurs parents », explique Nicolas Clément.

La plupart ont la même ennemie, cette 8.6 greffée aux mains. « La bière des clochards », lance un épicier de Belleville. Elle est forte et pas chère, elle assomme, réchauffe, détruit. Selon une étude du Samu social, un SDF sur trois souffre d'une addiction ; mais il est difficile de savoir si l'alcool met dans la rue ou si elle y maintient. L'ivresse, souvent, se double de troubles psychotiques. La même étude estime que 30 % des SDF sont atteints de maladies psychiatriques plus ou moins sévères. Vanessa, 44 ans, dit être schizophrène ; elle aurait séjourné plusieurs fois à l'hôpital. Elle vit désormais sous une tente, dans le bois de Vincennes. « J'ai eu un travail dans une blanchisserie qui emploie

des adultes handicapés, mais ça n'a pas duré. » Elle avale un médicament chaque jour, « ou alors ça tourne mal », indique son compagnon, Alexandre, un ancien déménageur. Vanessa s'est vu retirer la garde de ses deux filles. Elle en parle avec douceur, mais son regard est flou. Elle est comme un vaisseau fantôme, sans personne à la barre.

Pour 500 d'entre eux, chaque année, l'errance se termine au cimetière. Celui de Thiais, dans le Val-de-Marne, prend en charge SDF et personnes isolées dans le carré de la solidarité, autrefois appelé « le carré des indigents ». Le collectif Les Morts de la rue se charge souvent des obsèques. « L'espérance de vie d'un SDF ne dépasse pas 49 ans », indique Nicolas Clément.

La bouée de sauvetage des nuits les plus froides est au bout du fil, au 115. « Si l'on parvient à les joindre, nuance Christian Page. Il faut trouver un téléphone, une denrée rare, puis attendre en ligne... en moyenne pendant quarante minutes. » Il y a 141 000 SDF en France, selon l'Insee, dont 110 000 hébergés, chiffres auxquels il faut ajouter 20 000 personnes en bidonvilles. « C'est déjà pas mal, estime Nicolas Clément. Il n'y a jamais eu autant de sans domicile, mais leur prise en charge s'est améliorée. » A Paris, la plupart des centres proposent des chambres à quelques lits, mais il reste encore d'immenses dortoirs, comme à La Boulangerie, dans le XVIII^e arrondissement, où les agressions sont fréquentes. Dans les foyers de réinsertion, les places

Dans la rue, il y a un réel manque affectif, l'amour est un aveu de faiblesse, une blessure

sont attribuées sans durée limite de séjour. Le Village de l'espoir d'Ivry-sur-Seine héberge ainsi 57 personnes. Les débutants peuvent y être difficiles. Après des années passées dans la rue, beaucoup ne supportent pas de dormir dans un lit, voire de fermer les fenêtres de leur mobile home. Des travailleurs sociaux les aident à se faire soigner, à retrouver une stabilité administrative, professionnelle et financière. « Ce sont ces structures à taille humaine qui permettent de sortir de la rue, constate le directeur du village, Patrick Sylva. Il en faut davantage. Et il faut plus de pys et de médecins. » Dans la salle commune, un homme âgé joue au Yams en buvant un café. Bertrand dort au chaud depuis plusieurs mois. Il soigne son allure, mais le poids des années passées dehors a courbé ses épaules. Son regard embué semble en avoir trop vu. Il lance les dés sur le tapis. A-t-il joué de la même façon avec sa vie ? Bertrand n'a pas eu de chance, on n'en saura pas davantage. Sauf que, avant, il a été médecin. ■ [@PaulineDelassus](https://twitter.com/PaulineDelassus)
Pour faire des dons : actionfroid.com et mortsdelarue.org.



Au cimetière parisien de Thiais, le carré de la solidarité où sont enterrés, parfois sans nom sur la plaque, les SDF et les miséreux.